



GAZETTE NATIONALE ou LE MONITEUR UNIVERSEL.

A dater du 7 nivose an 8, les Actes du Gouvernement et des Autorités constituées, contenus dans le MONITEUR, sont officiels.

N° 59

DIMANCHE, 28 Février 1808.

EXTÉRIEUR. ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE.

Washington, le 26 décembre.

M. le président Jefferson a adressé, le 10 de ce mois, la lettre suivante à l'assemblée de Pensylvanie, qui lui avait proposé de consentir à ce qu'il fût de nouveau mis sur les rangs pour la présidence :

« J'ai reçu à tems, sous le couvert des présidents des deux chambres, l'adresse de l'assemblée générale de Pensylvanie, d'après laquelle, après avoir approuvé le cours général de mon administration, elle a la bonté de témoigner le désir de me voir donner mon consentement pour être de nouveau proposé au suffrage public, à l'expiration prochaine du terme de mes fonctions. Le respect dont je suis pénétré pour l'assemblée générale de Pensylvanie, m'aurait porté à lui faire une prompte réponse; mais j'avais l'assurance qu'elle approuverait un délai, dont le but était d'éviter de donner à l'esprit public une agitation prématurée, sur un sujet aussi intéressant que l'élection du premier magistrat.

« Il est autant de mon devoir de quitter ma charge, au terme prescrit, qu'il l'a été de la remplir fidèlement. Si la constitution, ou l'usage qui peut y suppléer, ne fixaient pas un terme pour la durée du service du premier magistrat, son office, quoiqu'il soit nominativement à terme, deviendrait en effet perpétuel; et l'histoire prouve avec quelle facilité un pareil ordre de choses conduit au pouvoir héréditaire.

« Persuadé qu'un gouvernement représentatif responsable à des termes d'élection rapprochés, est celui qui présente à l'humanité la plus grande somme de bonheur, je regarde comme un de mes devoirs, de ne rien faire qui puisse porter essentiellement atteinte à ce principe, et je ne voudrais pas être celui qui, négligeant la leçon utile donnée par un illustre prédécesseur, offrirait le premier exemple d'une prolongation d'office, au-delà du terme de la seconde élection.

« La vérité exige aussi que je confesse, que je m'aperçois du déclin que l'âge amène, et qu'en ressentant l'affet sur mes facultés physiques, je ne dois pas douter que les facultés morales ne l'éprouvent aussi; heureux d'être le premier à reconnaître cet avancement de la nature, à lui obéir, et à demander à être déchargé de soins trop considérables pour les infirmités de la vieillesse! Je suis très-reconnaissant de l'approbation que l'assemblée générale de Pensylvanie a bien voulu accorder aux principes et aux mesures que j'ai suivis dans la conduite des affaires; et si je suis assez heureux pour porter de même, dans ma retraite, l'approbation et la bienveillance de mes autres concitoyens, ce sera une consolation pour mes jours à venir, et la seule récompense que j'aie jamais désirée d'un service de quarante années. »

TH. JEFFERSON.

(Gazette de France.)

DANEMARK.

Copenhague, le 13 février.

Le départ de Kiel de Mgr le prince-royal est fixé à lundi. S. A. R. passera vingt-quatre heures à Louisenlund et deux jours chez son auguste sœur, M^{me} la duchesse d'Augustembourg, de sorte que ce prince ne peut arriver ici que vers la fin de la semaine prochaine.

Une chaloupe de la batterie de Provosteen, qui avait mis à la voile pour ramener plusieurs personnes qui se trouvaient à terre, partit du bureau des douanes par un gros tems, ne put pas aborder, et on prévint dès-lors le triste sort qui lui était réservé, dont on ne fut informé définitivement que lundi dernier. On apprit par un navire venant de l'île de Saltholm, qu'il avait trouvé cette chaloupe engravée sur un banc de sable et contenant huit cadavres.

Un autre canot, dans lequel il y avait quatre personnes, a péri dans la rade, samedi dernier.

(Abeille du Nord.)

HONGRIE.

Semlin, le 15 janvier.

Le conseiller-d'état Rodofnikin et le général Czerni-Georges, accompagnés d'un grand nombre d'officiers, se sont rendus à Schabatz, pour reconnaître les positions et les mouvemens des troupes turques en Bosnie.

Le congrès de Servie continue à décréter toutes les mesures nécessaires pour l'organisation du pays; il vient de nommer aux tribunaux des villes et des campagnes, et de leur adresser des instructions rédigées en langue illyrienne, et qui doivent provisoirement leur servir de guide dans les jugemens à prononcer. Les instructions embrassent aussi les affaires de la police.

(Journal de l'Empire.)

ALLEMAGNE.

Vienne, le 15 février.

Les députés de la ville de Trieste attendus ici, sont : le comte Brigido, fils du gouverneur, et les banquiers Righettini et Maffei. Ils apportent un présent de 100,000 florins.

— Le cordon formé sur les frontières du côté de la Turquie, va être renforcé; les troupes seront sous les ordres de M. le général comte de Bellegarde, qui a déjà eu un semblable commandement.

(Journal de l'Empire.)

ROYAUME DE WESTPHALIE.

Cassel, le 14 février.

Le roi a ordonné, dès son avènement, la traduction en allemand du Code Napoléon, sous la direction de deux membres de son conseil d'état versés dans la science des lois, MM. de Coninx et Leist. Cette traduction sera publiée dans deux mois. Ce sera la seule que l'on pourra citer dans les tribunaux et dont la vente sera permise dans le royaume. Il y en aura plusieurs éditions.

(Journal politique de Manheim.)

Du 18 février.

Un décret royal, relatif aux établissemens ecclésiastiques, contient les dispositions suivantes :

« Tous les chapitres, abbayes, monastères, prieurs et autres établissemens ecclésiastiques, de quelque nature qu'ils soient, sont tenus d'adresser au ministre de la justice et de l'intérieur, expédition en forme de leurs actes de fondation, statuts, réglemens, accompagnée d'un mémoire détaillé sur les conditions exigées pour entrer dans lesdites corporations. Le ministre présentera à S. M. un réglemant portant modification des statuts des différens chapitres, et rédigé d'après le principe constitutionnel, que tous les individus, quelle que soit leur naissance, peuvent y être admis. Il sera fait pour chaque chapitre, abbaye, monastère ou établissement ecclésiastique, un réglemant qui sera discuté et délibéré en conseil d'état.

« Jusqu'à ce que ce réglemant ait été arrêté définitivement, il ne sera nommé à aucune abbaye, canonat, prébende et prieuré, sous quelque dénomination que ce puisse être; les revenus desdits bénéfices seront versés dans la caisse créée par décret du 27 décembre, laquelle fera à cet effet l'office de caisse des économats. Jusqu'à ce que les abbayes, monastères, réguliers de l'un et de l'autre sexe aient également reçu leurs réglemens, il leur est interdit de recevoir aucun nouveau sujet; et au décès de chacun de ceux qui existent, ils seront tenus de verser à la caisse des économats une somme proportionnée à la part que prenaient dans lesdits revenus les membres décédés.

« Ne sont point compris dans les dispositions du présent décret les ministres des cultes essentiels à la hiérarchie, et qui sont chargés de la distribution des sacrements et de l'instruction religieuse, savoir : les évêques, curés ou desservans de la communion catholique; les pasteurs, ministres et clercs des communions réformées et luthériennes. Sont particulièrement exceptés les chapitres cathédraux de la communion catholique, ayant à leur tête un évêque et formant son conseil, pourvu que le nombre des prébendes n'excede pas celui de dix. »

(Journal de l'Empire.)

ROYAUME DE NAPLES.

Naples, le 12 février.

C'est la division Regnier qui s'est emparée de Reggio. On a trouvé dans la place beaucoup d'artillerie de gros calibre, qui nous sera d'un grand secours pour battre Scylla et pour établir des batteries sur les côtes. Outre les 900 hommes qui ont été pris dans la place, on en a trouvé 200 sur le brick anglais échoué. Il y a 67 officiers de tout grade parmi les prisonniers. On remarque parmi eux le capitaine de vaisseau anglais Glaston.

Cette expédition nous a valu plus de 1200 prisonniers, et 42 pièces de canon.

(Journal de l'Empire.)

INTÉRIEUR.

Paris, le 27 février.

DÉCRETS IMPÉRIAUX.

Par décret du 18 février 1808, M. Maldan a été nommé conservateur du 18^e arrondissement forestier, en remplacement de M. Junot démissionnaire.

Par décret du 25 février 1808, S. M. a nommé aux quatorze bourses et vingt-huit demi-bourses fondées dans le séminaire diocésain d'Aix, suivant le décret du 30 septembre 1807.

Par décret du même jour, S. M. a nommé aux 10 bourses et 20 demi-bourses fondées dans le séminaire diocésain d'Arras, suivant le décret du 30 septembre 1807.

Par décret du même jour, S. M. a nommé à 11 des 14 bourses et à 13 des 28 demi-bourses fondées dans le séminaire diocésain de Cambrai, suivant le décret du 30 septembre 1807.

Par décret du même jour, S. M. a nommé aux dix bourses et vingt demi-bourses fondées dans le séminaire diocésain d'Evreux, par le décret du 30 septembre 1807.

Par décret du même jour, S. M. a nommé aux onze bourses et vingt-deux demi-bourses fondées dans le séminaire diocésain de Mende, par le décret du 30 septembre 1807.

Par décret du même jour, S. M. a nommé aux vingt-deux bourses et quarante-quatre demi-bourses fondées dans le séminaire diocésain de Nancy, par le décret du 30 septembre 1807.

Par décret du même jour, S. M. a nommé aux sept bourses et quatorze demi-bourses fondées dans le séminaire diocésain de Nice, suivant le décret du 30 septembre 1807.

Par décret du même jour, S. M. a nommé aux quatorze bourses et vingt-huit demi-bourses fondées dans le séminaire diocésain de Poitiers, suivant le décret du 30 septembre 1807.

Par décret du même jour, S. M. a nommé aux quinze bourses et trente demi-bourses fondées dans le séminaire diocésain de la Rochelle, suivant le décret du 30 septembre 1807.

Par décret du même jour, S. M. a nommé aux quatorze bourses et vingt-huit demi-bourses fondées dans le séminaire diocésain de Strasbourg, suivant le décret du 30 septembre 1807.

Par décret du même jour, S. M. a nommé aux sept bourses et quatorze demi-bourses fondées dans le séminaire diocésain de Tours, suivant le décret du 30 septembre 1807.

Par décret du même jour, S. M. a nommé aux quinze bourses et trente demi-bourses fondées dans le séminaire diocésain de Toulouse, suivant le décret du 30 septembre 1807.

CONSEIL D'ÉTAT.

Séance du samedi 27 février.

Sa Majesté étant en son conseil, une députation de la classe de littérature et belles-lettres de l'Institut, composée de MM. Chénier, président; de Volney, vice-président; Suard, secrétaire perpétuel; et de MM. Morellet, Boufflers, Bernardin-de-Saint-Pierre, Andrieux, Arnault, Villars, Cailhava, Domergue, Lacretelle, Laujon, Raynouard et Picard, est présentée par S. Exc. le ministre de l'intérieur, et admise à la barre du conseil.

M. Chénier, président et rapporteur de la classe, a porté la parole en ces termes :

SIRE,

Plus nous avançons dans le travail que Votre Majesté nous a ordonné de lui soumettre, et plus

nous sentons quel poids il nous impose. Comment, de leur vivant même, apprécier tant d'écrits, non sur de rigoureuses théories, sur des faits démontrés, sur des calculs évidents, mais sur des choses réputées arbitraires, sur l'esprit, le goût, le talent, l'imagination, l'art d'écrire? Comment se frayer une route à travers tant d'écueils redoutables, entre tant d'opinions diverses, quelquefois contraires, toujours débattues avec chaleur, parmi tant de passions qu'il était si difficile d'assoupir, et qu'il est si facile de réveiller? Comment satisfaire à la fois, et ceux dont il faut parler, et ceux qui ont un avis sur la littérature après l'avoir étudiée, et ceux-mêmes qui, sans aucune étude, se croient pourtant du nombre des juges? Ces réflexions paraissent décourageantes; mais Votre Majesté nous rassure, et sa bonté nous sert de guide. Dispenser la louange avec plaisir, exercer la censure avec réserve, proclamer les talents qui nous restent, applaudir aux dispositions naissantes, tel est sans doute le devoir que nous avons à remplir; et, dans les ordres de Votre Majesté, nous osons voir, avec une respectueuse assurance, la preuve du vif intérêt dont elle a toujours honoré les lettres, la garantie de sa protection constante, le signal de ses nouveaux bienfaits.

Sans pouvoir nommer aujourd'hui tous les écrivains qui seront cités dans notre ouvrage, nous allons toutefois, SIRE, en indiquer un assez grand nombre, et nous tâcherons surtout d'exposer clairement la marche et les divisions du travail dont nous devons faire hommage à Votre Majesté. Dans ce travail considérable, puisqu'il embrasse le cercle entier des applications de l'art d'écrire, à la tête de chaque genre nous traçons l'aperçu rapide des progrès qu'il a faits en France jusqu'à l'époque où commencent nos observations. C'est marquer les points lumineux qui éclairent la route. L'art de communiquer les idées par la parole, l'art d'enchaîner les idées entre elles, l'art d'analyser les sens, et par eux les sensations, et par elles toutes les idées qui en découlent, fixent d'abord notre attention. Telle est la marche naturelle. Il faut parler et penser avant d'écrire. C'est à la classe de littérature française qu'il appartient spécialement de jeter un coup d'œil sur des sciences philosophiques fondées, au moins en France, par cette école de Port-Royal, source inépuisable autant qu'elle est pure; où vont remonter à la fois toute saine doctrine et toute littérature classique. Ces mêmes sciences, dans le cours du dernier siècle, ont dû beaucoup aux travaux de Condillac, que l'Académie française se glorifiait de compter parmi ses membres. Fondateur lui-même d'une école de philosophie, il a laissé d'habiles disciples et d'honorables successeurs. M. Domergue, M. Sicard, plusieurs autres encore, cultivent avec succès la grammaire générale et particulière. Nous aurons à remarquer un ouvrage sur notre langue, l'une des meilleures productions de Marmontel. Un esprit sage et méthodique, M. Dégérando, a recherché les rapports des signes et de l'art de penser. Un esprit étendu, M. de Tracy, a rassemblé les trois sciences liées dans un corps d'ouvrage comme elles le sont dans la nature. M. Cabanis, intéressant et clair avec profondeur, en comparant l'homme physique et l'homme moral, a soumis la médecine à l'analyse de l'entendement. Chargé d'enseigner cette analyse au sein des écoles normales, M. Garat, par son imagination brillante, a rendu la raison lumineuse: genre de service que, dans les questions encore abstraites, la raison ne peut devoir qu'aux talents d'un ordre supérieur.

La science des devoirs de l'homme, la morale, sans produire autant d'ouvrages, n'a pas été pourtant stérile. Nous avons trouvé dans les leçons que Marmontel léguait à ses enfants, les préceptes de Cicéron mêlés à la sagesse évangélique. On doit surtout distinguer un livre important de Saint-Lambert, qui jadis avait enrichi notre littérature d'un poème élégant, harmonieux et philosophique. Arrivé près du terme de la vie, il ne déserta point la bannière adoptée par sa jeunesse. Inaltérable en ses principes, fuyant l'excès même dans le bien, il n'affecta ni la pieux rigorisme, ni l'austérité stoïcienne. Sans détacher la morale du principe social, nécessaire, démontré d'un Dieu surveillant et protecteur, il la trouva toute entière dans les rapports qui unissent l'homme à l'homme, dans nos besoins, dans nos passions, dans cette foule d'intérêts individuels qui sans cesse armés l'un contre l'autre, mais forcés par la nature à traiter ensemble, viennent former, en se ralliant, l'intérêt général des sociétés.

Ici nous occupent à leur tour ceux qui ont appliqué l'art d'écrire aux matières de politique et de législation: non, cette foule d'esprits subalternes qui, par des feuilles périodiques, ou des brochures non moins éphémères, caressaient les passions de la multitude quand la multitude avait la puissance; mais un petit nombre d'hommes plus ou moins distingués par leurs talents, également louables par leurs intentions. Un habile dialecticien, M. Sieyès, en des ouvrages où la force de la pensée produit la force du style, a traité d'importantes questions de politique générale. Un écrivain célèbre en plus d'un

genre, aujourd'hui la prince archi-trésorier de l'Empire; comme lui M. Rœderer, M. Dupont de Nemours, M. Barbé-Marbois; après eux M. J. B. Say, M. Ganilh, ont porté l'intérêt et la clarté dans les diverses parties de l'économie politique. Les éléments de législation publiés par M. Perreau, ne sont pas indignes d'être cités. L'auteur d'un livre honoré du prix d'utilité que décernait l'Académie française, M. Pastoret, exposant les principes de la législation pénale, a cru pouvoir déterminer comment la loi doit poursuivre pour être humaine, quand elle doit frapper pour être juste, où elle doit s'arrêter pour être utile. Nous remarquons dans les œuvres de M. de Lacretelle un discours brillant et renommé sur la nature des peines infamantes. Tous ces écrivains ont marché avec la raison de leur siècle, et plusieurs ont accéléré sa marche. En évitant d'agiter après eux des questions délicates, nous n'évitions pas de rendre justice au mérite quelquefois éminent qu'ils ont déployé.

Avant de passer à l'art oratoire où nous retrouverons la politique et la législation présentées sous des formes nouvelles pour la France, nous aurons à parler d'un traité sur l'éloquence de la chaire, livre éloquent lui-même, où M. le cardinal Maury donne d'excellents préceptes après avoir donné d'éclatants exemples. Dans la critique littéraire, plusieurs écrivains nous offrent des études approfondies, des commentaires judicieux sur nos grands classiques; M. Cailhava sur Molière; M. Palissot sur Corneille et sur Voltaire; Chamfort sur Lafontaine, dont jeune encore il avait fait un charmant éloge; et Laharpe sur Racine que jadis il avait aussi loué dignement. Nous ne négligeons pas de remarquer des additions nombreuses aux mémoires littéraires de M. Palissot, livre souvent instructif, toujours écrit avec une rare élégance. Nous n'oublions pas le travail de M. Ginguené sur la littérature italienne, ouvrage utile, considérable et déjà fort avancé. Ici se présentent les derniers volumes du Cours de Laharpe, et sa correspondance en Russie. Après avoir apprécié les talents incontestables de ce littérateur qui n'est plus, nous serons obligés de faire sentir l'extrême rigueur qu'il se croyait en droit d'exercer contre la plupart de ses contemporains, et surtout contre ses rivaux; ce blâme sans restriction qui n'est presque jamais équitable; ce plaisir de blâmer qui décréde un censeur habile; souvent l'injustice évidente; et dans la justice même cette injurieuse amertume si contraire à l'urbanité française. A cette occasion, SIRE, nous examinerons les règles d'une saine critique. C'est prendre l'engagement de les observer dans tout le cours de notre ouvrage; et peut-être est-il important d'en rappeler le souvenir quand elles paraissent oubliées. Ces règles, fondées sur la justice, sur le véritable esprit des Sociétés, et consacrées par le caractère national, ne sont, comme en tout autre genre, que la pratique des écrivains qui ont mérité le plus d'estime.

Dans l'art oratoire, se présente au commencement de l'époque le recueil des oraisons funèbres et des sermons de l'évêque de Sénez, Beauvais, prélat qui dut ses dignités à son mérite, et qui se montra quelquefois le digne successeur de Bossuet et de Massillon. Le barreau français parut s'appauvrir quand ses soutiens enrichirent la tribune. A ce mot notre mémoire se reporte avec inquiétude vers des assemblées orageuses. Nous les traverserons, SIRE, en fuyant de nombreux écueils. Nous saurons nous conformer aux vues manifestées par votre équitable sagesse, et, forcés de nous souvenir qu'il y eut des factions, nous n'oublierons pas qu'il y eut des talents. Nous commençons par cet orateur illustre qui, doué d'un esprit aussi vigoureux que flexible, attacha sa renommée personnelle à presque tous les travaux de l'Assemblée constituante. Après Mirabeau viennent ceux qui combattirent ses opinions avec énergie, M. le cardinal Maury, Cazalès; ceux qui les défendirent avec succès, Chapelier, Barnave, et M. Regnault (de Saint-Jean-d'Angely), qui fait briller encore, dans le lieu même où nous sommes admis, cette précision toujours claire, caractère particulier de son éloquence. Pourrions-nous oublier tant d'habiles jurisconsultes qui ont appliqué l'art oratoire aux différents objets de législation; Thourret, Tronchet, dignes rivaux; Camus, qui joignit un grand savoir à des mœurs austères; Target, M. Merlin, M. Treilhard, dont les lumières étendues ont éclairé les tribunaux? Nous rendons hommage à ce plan d'instruction publique, monument de gloire littéraire élevé par M. de Talleyrand, ouvrage où tous les charmes du style embellissent toutes les idées philosophiques. Les Assemblées suivantes nous offrent, dans le même genre, deux productions d'un rare mérite; l'une du profond Condorcet, l'autre de M. Daunou, dont plusieurs législatures ont estimé les travaux utiles, l'éloquence et la modestie. Nous remarquons dans ces mêmes assemblées, des orateurs qui unirent à la probité courageuse une diction pathétique ou imposante: Vergniaux, par exemple, M. François de Nantes, M. Boissy-d'Anglas, renommé par sa présidence, M. Garat, Portalis,

M. Siméon, et cet habile homme d'Etat, si distingué dans la jurisprudence et dans l'art oratoire, si élevé parmi les grands dignitaires de l'Empire. Nous ne citons que des personnages dignes de mémoire. Et comment hésiterions-nous à rappeler tous les talents précieux qui, parmi nous, ont honoré la tribune, puisque Votre Majesté, rendant le calme à la France, a rassemblé leurs débris dans les différents corps de l'Etat? leurs débris, SIRE, et sans doute un regret de votre ame royale, est de n'avoir pu rallier auprès du trône les philosophes respectables, les orateurs éloquents, les jurisconsultes éclairés, les énergiques écrivains qui furent moissonnés en foule durant une année désastreuse où le talent devint le plus grand des crimes après la vertu.

Dans les camps où, loin des calamités de l'intérieur, la gloire nationale se conservait intacte, naquit une autre éloquence, inconnue jusqu'alors aux peuples modernes. Il faut même en convenir: quand nous lisons dans les écrivains de l'antiquité les harangues des plus renommés capitaines, nous sommes tentés souvent de n'y admirer que le génie des historiens. Ici le doute est impossible, les monuments existent, l'histoire n'a plus qu'à les rassembler. Elles partirent de l'armée d'Italie ces belles proclamations, où le vainqueur de Lodi et d'Arcole, en même temps qu'il créait un nouvel art de la guerre, créa l'éloquence militaire dont il restera le modèle. Suivant ses pas comme la fortune, cette éloquence a retenti dans la cité d'Alexandre, dans l'Egypte où périt Pompée, dans la Syrie qui reçut les derniers soupirs de Germanicus. Depuis, en Allemagne, en Pologne, au milieu des capitales étonnées, à Vienne, à Berlin, à Varsovie, elle était fidèle aux héros d'Austerlitz, d'Jéna, de Friedland, lorsqu'en cette langue de l'honneur, si bien entendue des armées françaises, du sein de la victoire même, il ordonnait encore la victoire, et communiquait l'héroïsme.

Au moment où les sciences et les lettres, longtemps froissées par les orages, se reposèrent dans un nouvel asyle; et sur-tout à l'époque où V. M., perfectionnant l'Institut, l'honora d'une faveur spéciale, on vit l'éloquence académique renaître et bientôt reflourir. Il n'est pas rétréci ce genre dont les modèles variés appartiennent exclusivement à la littérature du dernier siècle. Deux écrivains illustres, Thomas et M. Garat, ont prouvé qu'en certains sujets il admet les grandes images et les plus beaux mouvements oratoires. Souvent aussi l'art consiste à les éviter. Mais l'art exige toujours l'élégance et la régularité des formes, la clarté, la justesse, et l'heureux accord des idées et des expressions. On a trouvé ces qualités réunies dans les discours que M. Suard a prononcés, comme secrétaire perpétuel, au nom de la classe de littérature française. C'est avec le même succès qu'au nom des autres classes ont été remplies les mêmes fonctions. M. Arnault, dans plusieurs solennités, a répandu beaucoup d'intérêt sur des objets d'instruction publique. Parmi les panégyristes, l'éclat et la facilité du style ont distingué M. de Boufflers, M. François (de Neuf-Château) M. Cuvier, Portalis; et l'on a paru sur-tout écouter avec un plaisir soutenu l'éloge de Marmontel, ouvrage plein de mérite, dicté à M. Morellet par la philosophie et l'amitié. Enfin, car il est impossible de tout citer, de bons discours de réception, de belles réponses, une foule de productions diversement estimables, garantissent que ce genre d'écrire reprendra l'influence utile dont il jouissait autrefois, soit à l'Académie française, soit à l'Académie des sciences, lorsque plus d'un homme célèbre, membre de ces deux sociétés, maintenait entre leurs différentes études cette union qui donne aux sciences une utilité plus générale, aux lettres une direction plus étendue.

L'histoire, SIRE, cette partie importante, fixera longtemps notre attention. Ce n'est pas que nous prétendions tirer de l'oubli une foule de mémoires particuliers sur la révolution française. Vieux ou nuls quant au style, n'offrant d'ailleurs que des plaidoyers en faveur des différents partis, ils rentrent dans la classe des écrits polémiques, et nous les écarterons avec eux. Nous aurons toutefois à parler d'un assez grand nombre d'ouvrages. Là, M. de Castéra peint une souveraine qui brilla plus de trente années sur le trône de Pierre-le-Grand. Ici M. de Ségur, en traçant le tableau politique de l'Europe durant une époque orageuse, communique à son style la sagesse de ses opinions. Nous ferons ressortir le mérite d'un précis sur l'Histoire de France, l'ouvrage de Thourret, l'un des membres les plus regrettables de l'Assemblée constituante. L'époque nous présente un livre supérieur encore, au moins pour les grandes qualités de l'art d'écrire. Un académicien qui n'est plus, Rulhière, a raconté les événements mémorables écoulés dans le dernier siècle en ces régions, SIRE, et sur ces mêmes bords de la Vistule où V. M., portant la victoire, a conquis une paix glorieuse. Quoique cet ouvrage posthume soit resté incomplet, nous y reconnaitrons par-tout l'empreinte d'un talent perfectionné par le travail, et quelquefois très-éclat-



tant. Nous n'oublierons pas une intéressante production de M. de Beausset : la vie de ce prélat immortel qui parla du peuple à la cour, donna Télémaque à notre langue, réunit l'éloquence, la religion, la philosophie ; et fut simple à la fois dans son génie, dans sa piété, dans sa vertu.

Les Voyages font partie de l'Histoire. Nous suivrons dans l'Amérique-Septentrionale les pas de M. de Volney, qui, jadis, en traversant l'Égypte et la Syrie, écrivit un des beaux ouvrages du dix-huitième siècle, et le chef-d'œuvre du genre. Des hommes habiles ont rédigé les annales des sciences, ou tracé le tableau fidèle des opinions humaines. M. Naigeon, achevant un grand travail commencé par Diderot, décrit la marche lumineuse de la philosophie ancienne et moderne : M. Bossut sait intéresser par la diction dans l'Histoire des mathématiques : avec M. de Volney, la raison éloquente interroge des ruines accumulées durant quarante siècles : avec M. Dupuis, l'érudition raisonnée cherche l'origine commune des diverses traditions religieuses. Là nous trouvons encore une esquisse profonde et rapide des progrès de l'esprit humain, dernier ouvrage, et presque dernier soubriol de Condorcet, testament fait par un sage en faveur de l'humanité.

Avant que parmi nous on eût appliqué l'art d'écrire à l'histoire des sciences, on savait à quelle hauteur il peut atteindre dans les sciences mêmes qui ont pour objet l'étude de la nature. Buffon nous l'avait appris : et nous aurons l'occasion de remarquer combien son digne continuateur, M. de Lacépède, a su profiter des leçons d'un si grand maître. Nous verrons Lavoisier, M. Fourcroy, porter dans la chimie cette clarté, la première qualité du style, et la plus nécessaire à l'enseignement. De-là nous examinerons si les théories relatives aux différens arts d'imitation n'offrent pas, sous le même point de vue, un perfectionnement remarquable. Nos recherches ne seront pas infructueuses. Nous ferons surtout observer avec quelle élégance facile M. Grétry a traité de l'art musical, qu'il a long-temps honoré, sur nos deux scènes lyriques, par des productions dont la mélodie et la vérité ne sauraient vieillir.

Nous ne passerons point à la poésie sans jeter un coup-d'œil sur les romans, genre qui se rapproche de l'histoire par le récit des événemens, de l'épopée par une action fabuleuse en tout ou en partie, de la tragédie par les passions, de la comédie par la peinture de la société. Nous n'indiquerons même pas une foule de compositions frivoles ou sans caractère ; mais nous apprécierons l'esprit et le talent de plusieurs dames qui marchent avec distinction sur les traces de la femme illustre à qui nous devons la *Princesse de Clèves*. Nous remarquerons *Attala*, ornement du livre considérable où M. de Châteaubriant développe le génie du christianisme. Nous trouverons dès la première année le meilleur, le plus moral et le plus court des romans de l'époque entière, cette *Chaumière Indienne*, où l'un des grands écrivains qui nous restent, M. Bernardin de Saint-Pierre, a réuni, comme en ses autres ouvrages, l'art de peindre par l'expression, l'art de plaire à l'oreille par la musique du langage, et l'art suprême d'orne-
ner la philosophie par la grâce.

La poésie nous présentera d'abord ce genre éminent et sublime, consacré, SIRE, à chanter les hommes qui font la destinée des nations : le poème héroïque. Les chœurs capables d'atteindre à l'épopée ne sont pas moins rares que les personnages dignes d'être adoptés par elle. Cinq chefs-d'œuvre éparés en trente siècles le prouvent assez. Si, dans l'espace que nous avons à parcourir, nous apercevons à peine une tentative estimable, mais défectueuse, les *Helvétiens*, nous aurons à concevoir de plus hautes espérances, garanties par les talens poétiques de M. de Fontanes, qui brille aujourd'hui comme orateur à la tête du Corps législatif. En passant au poème héro-comique, nous tâcherons de ne pas oublier l'extrême circonspection qu'exigent de certaines matières, et de payer en même temps le tribut d'éloges que la justice réclame pour un de nos meilleurs poètes, M. de Parny. Après les compositions originales viendront les imitations et les traductions en vers de quelques épopées célèbres. Parmi les imitateurs, M. Parceval de Grandmaison, à qui l'on doit les *Amours épiques*, et M. Lucé de Lancival, auteur d'*Achille à Scyros*, doivent être distingués de la foule : mais des traductions du premier mérite nous occuperont bien davantage. Virgile et Milton semblent parler eux-mêmes notre langue ; et grâce à un classique vivant que ce mot fera nommer, grâce encore à M. de Saint-Ange, habile et laborieux traducteur d'Ovide, nous aurons le plaisir d'observer qu'à cet égard, l'époque actuelle est supérieure à toute autre. On n'avait pas porté si loin jusqu'à ce jour, ou moins en des ouvrages d'une telle importance, l'art difficile de conquérir les beautés de la poésie étrangère, et de traduire le génie par le talent.

Dans la poésie didactique, c'est encore à M. Delille que l'époque doit sa fécondité. Il a répandu dans trois poèmes originaux cette richesse de style qu'il avait déployée en traduisant l'*Enéide* et le *Paradis perdu*. Le poème de l'*Imagination* surtout suffirait pour fonder une haute renommée.

M. Esmeinard, M. Castel, et quelques autres viennent ensuite ; dignes encore d'éloges, loin cependant de leur modèle. Lebrun seul aurait soutenu la concurrence avec M. Delille, s'il avait achevé son poème de la *Nature*, dont il nous reste des fragmens d'un mérite supérieur. Sans émule dans le genre de l'ode, Lebrun tira des sons harmonieux de la lyre pindarique, si rebelle aux chœurs vulgaires, et nous remarquerons, SIRE, que ses derniers accens furent consacrés à vos triomphes. Il était digne de les chanter.

M. Daru, traducteur d'Horace, a montré, dans cette difficile entreprise, un goût pur, un esprit flexible, une étude approfondie des ressources de notre versification. La poésie érotique s'honore de M. de Parny, de M. de Boufflers. Des poètes que nous allons retrouver avec éclat sur la scène française, se présentent déjà sous des formes brillantes et variées : M. Ducis, dans l'épître ; M. Arnault, dans l'apologue ; M. Andrieux, dans le conte ; M. Legouvé, M. Rainouard, en de petits poèmes d'un genre grave et philosophique. Après ces talens exercés, on voit se former de jeunes talens qui donnent plus que des espérances. Deux ans de suite, M. Millevoie, remarquable par l'élégance du style, a remporté le prix de poésie. M. Victorin Fabre, plus jeune encore, a mérité, deux ans de suite, une honorable distinction. Plusieurs, qu'il est impossible de citer ici, ne seront point oubliés dans notre ouvrage, où nous suivrons la sévérité : persuadés qu'en littérature, comme en tout le reste, l'indulgence est plus près de la justice.

Ici se présente aux regards de Votre Majesté la poésie dramatique, dont les deux genres eurent tant d'influence sur notre langue, sur notre littérature entière et sur les mœurs nationales. Dans la tragédie paraît le premier M. Ducis, inventeur même quand il imite, inimitable quand il fait parler la piété filiale, poète justement célèbre, et dont le génie pathétique a tempéré la sombre terreur de la scène anglaise. Des émules très-distingués marchent ensuite : M. Arnault, si noble dans *Marius*, si tragique dans les *Vénitiens* ; M. Legouvé, dont la *Mort d'Abel* offre une élégante imitation de Gesner, et qui déploya beaucoup d'énergie dans *Epicharis* ; M. Lemerrier, qui dans *Agamemnon* sut fondre habilement les beautés d'Eschyle et de Sénèque ; enfin M. Rainouard, qui rendit un brillant hommage à des victimes honorées des regrets de l'histoire. Nous indiquerons les scènes intéressantes du *Joseph* de M. Baour-Lormian, et ce qu'il y a d'estimable dans l'*Abdélasis* de M. de Murville (1). Quelques réflexions ne doivent pas être négligées. On ne saurait reprocher aux bonnes compositions tragiques de l'époque, la multiplicité des incidens, la profusion des personnages subalternes, les épisodes inutiles, la fadeur des scènes élogiques. Partout l'action est simple, et presque toujours sévère. La marche des poètes n'est point timide. Sans violer les règles anciennes, ils ont obtenu des effets nouveaux. Du reste, ils ont conservé ce caractère philosophique imprimé à la tragédie par le plus beau génie du dernier siècle ; et, sur ses traces, la plupart se sont ouverts les routes variées de l'Histoire moderne ; immense carrière qui promet long-temps des palmes nouvelles aux poètes capables de la parcourir. On a tout dit, si l'on en croit des hommes qui n'ont rien à dire. Heureusement l'erreur est évidente. En quel genre que ce soit, l'art est semblable à la nature son modèle : il a des règles, comme la nature a des lois ; il n'a point de bornes, puisque la nature est infinie.

En passant au genre de la comédie, nous trouvons dès les premières années la jolie petite pièce du *Covent*, par M. Laujon ; les *Ménechmes grecs*, par M. Cailhava, comédie d'intrigue amusante et bien conduite ; un ouvrage élégamment versifié, la *Pamela* de M. François, copie de celle de Goldoni, mais copie supérieure à l'original. Deux rivaux exercés à lutter ensemble, Fabre d'Églantine et Colin d'Harleville, enrichissent la haute comédie ; l'un en dessinant à grands traits l'égoïsme impassible et la vertu passionnée ; l'autre en peignant avec une vérité fortement comique les inconveniens d'un célibat prolongé. M. Andrieux brille au même rang par un enjouement aimable, par la grâce piquante des détails, et le charme continu du style. Une imagination féconde, une gaieté franche, la peinture originale des mœurs ont assuré les succès de M. Picard. Aussi gai, presque aussi fécond, M. Duval mérite en partie les mêmes louanges. On estime une diction pure en quelques essais de M. Roger. Ici nous indiquons un perfectionnement dont il est juste de faire honneur aux principaux écrivains que nous venons de nommer, peut-être encore au changement qui s'est opéré dans nos mœurs. Durant l'époque entière les comédies un peu remarquables n'offrent aucune trace de ce jargon qui fut long-temps à la mode. Pour réussir il a fallu être naturel ; et l'on a banni entièrement

le style précieux, le faux esprit, le ton factice, que des auteurs plus recherchés qu'ingénieux avaient introduits sur la scène comique.

Dans le drame, genre défectueux, mais susceptible de beautés, nous distinguons Beaumarchais, que ses comédies et ses mémoires avaient déjà rendu célèbre ; M. Monvel, auteur qui a mérité de nombreux succès, et l'un de nos plus grands acteurs ; M. Bouilli, dont les pièces respirent cet intérêt que produit une excellente morale. Sur la scène illustrée par Quinault, se font remarquer M. Guillard et M. Hoffman ; plus récemment, M. Esmeinard et M. Joui ; sur l'autre scène lyrique, M. Hoffman encore, M. Monvel, M. Marsollier, M. Duval. Après avoir rendu justice à des productions agréables, forcés toutefois de renouveler quelques opinions de Voltaire, et d'observer ce qu'il avait prévu, ce qu'il avait craint, l'influence de l'opéra-comique sur le goût général des spectateurs, nous reviendrons, par cette observation même, à chercher les moyens de soutenir, d'augmenter, s'il est possible, l'éclat de la scène française, où réside essentiellement l'art dramatique. Votre Majesté, SIRE, accorde une attention bienveillante à cet art aussi beau qu'il est difficile ; et l'on sent mieux que jamais quelle en peut être l'importance, quand votre ame, en rapport avec l'ame de Corneille, applaudit aux conceptions de ce génie, dont le sublime était la langue naturelle, et qui sut faire pleurer les héros.

En achevant, SIRE, un vaste tableau dont le tems ne nous permet de vous tracer aujourd'hui qu'une esquisse incomplète, mais au moins fidèle, des considérations générales sur l'époque entière nous arrêteront un moment. Elles se communiquent aux littératures, ces secousses profondes qui remuent et décomposent les nations vieillies, en attendant que le génie puissant vienne les recomposer et les rallier. Nous suivrons dans les diverses parties de l'art d'écrire les effets du mouvement universel. Nous chercherons quel fut sur l'époque, l'ascendant du dix-huitième siècle, et comment l'époque à son tour peut influer sur l'avenir. Nous avons indiqué, nous prouverons qu'elle mérite une étude approfondie. En vain les ennemis de toute lumière, proscrivant la mémoire illustre du siècle philosophique, annoncent chaque jour une décadence honteuse qu'ils opéreraient, si leurs cris imposaient silence au mérite, et qui serait démontrée s'ils avaient le privilège exclusif d'écrire. Il sera facile de confondre ces assertions injurieuses, dont quelques étrangers crédules auraient tort de se prévaloir. Non, SIRE, cette étrange catastrophe n'est point arrivée. La France agrandie par V. M. n'est pas devenue stérile en talens. Nous rassemblerons sous vos yeux les élémens actuels de cette littérature française, dont une envieuse ignorance dénigrerait à chaque époque et les chefs-d'œuvres et les classiques, mais qui fut toujours honorable, et qui même aujourd'hui, malgré des pertes nombreuses, demeure encore à tous égards la première littérature de l'Europe.

Et si l'esprit de parti, décoré dans les tems de trouble du nom d'opinion publique, avait autrefois donné de fausses directions aux idées les plus généreuses ; si ce même esprit, non moins funeste, en agissant d'une autre manière et par d'autres hommes, avait depuis arrêté l'essor des talens, et paralysé la pensée ; il nous resterait une espérance qui ne serait point déçue. Vous réglez, SIRE, et vous protégez, vous protégez encore ce qui fait les littérateurs, l'art d'écrire. Il s'applique à tous les arts ; il facilite l'accès de toutes les sciences ; il embrasse toutes les idées ; il les éclaire par la justesse ; il les étend par la précision. Il présente en première ligne ce qui touche de plus près les hommes mémorables ; l'histoire qui raconte les grandes actions, l'éloquence qui les célèbre, et la poésie qui les chante. Il relèvera sous vos auspices ; il sera guidé par vous en des routes certaines ; autour de vous brilleront encore les talens ramifiés à votre voix : le génie naîtra lui-même appelé par le génie ; et tous les genres de gloire appartiendront au siècle de Votre Majesté.

S. M. a répondu à-peu-près en ces termes :

Messieurs les députés de la seconde classe de l'Institut.

Si la langue française est devenue une langue universelle, c'est aux hommes de génie qui ont siégé, ou qui siègent parmi vous, que nous en sommes redevables.

J'attache du prix au succès de vos travaux ; ils tendent à éclairer mes peuples et sont nécessaires à la gloire de ma couronne.

J'ai entendu avec satisfaction le compte que vous venez de me rendre.

Vous pouvez compter sur ma protection.

THÉÂTRE FRANÇAIS.

La première représentation de *L'Assemblée de famille*, comédie en cinq actes et en vers, donnée hier à ce théâtre, avait singulièrement piqué la curiosité publique. On connaissait le nom de l'au-

(1) Pour obéir à la classe de littérature française, on nomme ici M. Chénier. Sa tragédie de *Fenelon* a réussi, protégée par la mémoire d'un grand-homme.

teur; on savait que ce n'était point un homme faisant profession de cultiver les lettres, mais les aimant et leur consacrant seulement ses loisirs. Or, c'est un objet piquant de curiosité, que cette tentative d'un homme du monde entrant librement dans cette carrière que l'homme de lettres aborde avec tant de dangers, de difficultés et d'effroi, y apportant plus de chances et moins de responsabilité pour son amour-propre, et presque sûr de réussir s'il prouve seulement plus d'esprit que d'art, plus de facilité que d'habitude, plus d'imagination que d'expérience. Sera-ce un rival dangereux, se demande secrètement l'homme de lettres? Sera-ce un bon auteur de plus? Sera-ce un auteur comique, demande le spectateur, étranger à tout autre intérêt que celui de son plaisir? Ainsi naissent la curiosité, l'intérêt, l'affluence, dispositions dont l'auteur de la pièce nouvelle n'a éprouvé que les plus favorables effets.

Son sujet est d'une extrême simplicité, et ne nécessite point une analyse étendue: on se perdrait dans les détails: peu de mots doivent suffire.

Le père d'une jeune personne, fruit d'un mariage secret, a-t-il testé en mourant et reconnu son enfant? La jeune Angélique a-t-elle un état assuré par un mot de la main de son père? est-elle sans famille par l'effet de son silence? Tant qu'on croit que le testament existe, une famille entière s'empresse autour d'elle, et d'avidés collatéraux sont à ses pieds. Des doutes s'élèvent sur l'existence de l'acte, la scène change, on lui conteste son nom, on lui refuse un état; on veut lui accorder par pitié sur une immense fortune une modique pension alimentaire; ce jeu des passions, ce changement de scène opéré par une basse cupidité, est observé par le frère du mort, oncle d'Angélique, qui fait tour-à-tour subir des épreuves à la famille intéressée, à Angélique elle-même, au jeune et brave officier son amant: une assemblée de famille dévoile le caractère, les prétentions, les sentimens de chacun des personnages, l'oncle écoute, voit, juge, et rompt l'assemblée en tirant de sa poche l'écrit de son frère qui rend toute délibération inutile, établit Angélique dans ses droits, et ôte tout espoir aux collatéraux.

Ce sujet, on le voit, est d'une très-grande simplicité; il pouvait, sans exiger la vivacité d'une action très-rapide et très-intriguée, prêter beaucoup au développement de quelques caractères, fournir des oppositions piquantes, des rôles saillans, des situations comiques; l'auteur ne nous a pas paru remplir sous tous les rapports l'espérance que l'idée première de son sujet faisait concevoir.

Le public que le premier acte avait séduit par des détails heureux, par une exposition facile de la situation et des caractères, a attendu pendant le second et la moitié du troisième acte un commencement d'action, et l'arrivée du personnage principal; celui de l'oncle. Ce personnage devait faire la pièce, et selon nous, c'est lui qui empêche que la pièce ne soit bien faite. Il a détruit toutes les espérances, déplacé toutes les idées, et mis du trouble, de la confusion, de l'incertitude, où l'on attendait de la clarté, du comique, de l'intrigue. Son caractère est indéfinissable: en lui, l'on ne peut rien saisir, rien deviner, s'assurer de rien.

Aime-t-il, n'aime-t-il pas ses parens? les connaît-il? Est-ce un misanthrope? est-ce un homme dégoûté du monde, des autres ou de lui-même? A-t-il des affections douces, de la sensibilité, ou de l'humeur ou de la mélancolie? Qu'est-il? que veut-il? que se propose-t-il de faire? Est-il venu du fond de sa retraite au sein d'une famille qui va s'assembler, et dont il a la destinée renfermée, pour ainsi dire, dans son portefeuille; est-il venu, disons-nous, pour lire un chapitre de l'Essai sur le Bonheur, pour discuter longuement avec un valet, ou pour déclamer plus longuement tout seul sur la nature de nos affections, de nos sentimens sur la bienfaisance, sur les plaisirs de l'âme, sur la vie champêtre, sur mille idées enfin qui successivement lui passent par la tête, le détournent du but, et en détournent avec lui le spectateur qui veut le suivre dans ses divagations ou dans ses monologues?

Il se livre enfin aux épreuves qu'il doit faire; il sonde les dispositions d'Angélique, de son amant, des collatéraux; mais il y a peu d'art dans les épreuves, et le spectateur savait trop bien ce que l'oncle apprend dans ces entretiens pour s'y intéresser vivement. Vient après les épreuves l'Assemblée de famille: cette scène pouvait être très-dramatique, très-forte; elle n'est remarquable que par un trait excellent, le mot d'un commerçant qui ne demande au notaire qu'un mot: *Monsieur, combien revient-il à chacun?* on s'attend bien à voir paraître le titre qui va confondre l'espoir des collatéraux, mais personne ne s'attend à voir présenter ce titre par ce personnage équivoque de l'oncle sur lequel nul spectateur n'a pu assésier ses idées et former son jugement: un dénouement prévu, mais faiblement amené, succède donc à une action vide et lente, sur-tout au second et au quatrième actes. On doit ajouter comme défauts essentiels, la multiplicité des personnages, le nombre de figures semblables placées sans nécessité sur le même

plan, concourant ensemble à l'effet, et se nuisant réciproquement; et de là des détails oiseux, des répétitions, des entrées sans motifs, des scènes longues sans être remplies, et multipliées sans être utiles; mais point de scènes dominantes, point de caractère principal s'emparant du sujet, dominant et faisant tout concourir à son but; rien enfin de ce qui attache fortement le spectateur, commande son attention et le lie pour ainsi dire malgré lui aux intérêts des personnages mis en scène.

En examinant avec attention le sujet choisi par l'auteur, le ton qui règne dans sa pièce, les idées principales, les moyens, et surtout la nature du style, on reconnaît que sans s'y attacher, peut-être sans le désirer ou sans le craindre, l'auteur s'est laissé aller à une imitation sensible de la manière de Collin-d'Harleville, manière qu'il affaiblit encore, quoique personne ne puisse contester qu'elle n'a pas besoin de l'être.

L'Assemblée de famille pourrait peut-être entrer dans le Théâtre de Collin, mais à la dernière place et à un long intervalle de toutes les autres pièces; elle le pourrait à raison du choix des caractères et des mœurs, de la peinture des sentimens qui y sont tracés et des détails peu comiques mais agréables, répandus dans le cours de l'ouvrage aux dépens de l'action et de l'intérêt.

L'aimable, naturel et facile Collin d'Harleville était bien tel qu'il était: il suffit à sa gloire d'avoir été lui-même; il lui siedrait mal d'être imité, l'imitateur ne pourrait s'en trouver bien; et c'est peut-être faire de son talent l'éloge vrai que de le talent mériter. Nul moins que lui n'eût eu la prétention de faire ce qu'on appelle école; il n'était de celle de personne, il suivait l'impulsion d'un naturel heureux, d'un caractère doux, d'une âme aimante, d'une bienveillance à tout épreuve. Si l'auteur nouveau a voulu imiter sa manière il a eu tort, il a voulu imiter ce qui ne peut l'être ou l'être bien, le naturel et la sensibilité: si, comme Collin, il a suivi l'impulsion de son âme; s'il a écrit sous la dictée d'une affectueuse et touchante sensibilité, alors il le faut avouer que la peinture de ces sortes de sentimens doit être offerte au théâtre avec infiniment d'art et de ménagemens; que pour en retirer des effets il faut en être extrêmement sobre, en sauver la monotonie par des oppositions saillantes, et la langueur par des traits un peu vifs; que le ton vrai de la comédie n'admet point l'appareil des sentences, et qu'enfin au théâtre la morale réussit d'autant moins qu'elle est plus en discours, d'autant mieux qu'elle est plus en action.

Une autre observation a dû frapper tous les spectateurs, et particulièrement l'auteur comique, original, et franc auquel nous devons les *Héritiers*, pièce qu'enire beaucoup d'autres estimables il faut citer ici particulièrement: il a dû être flatté que dans une petite pièce en un acte qui à la vérité est pleine d'intérêt, de comique et de gaieté, l'auteur nouveau ait trouvé le sujet d'une comédie en cinq actes qui, en l'examinant bien, est à une idée près, le développement et l'application de l'autre. Toutes deux ont pu réussir, mais je ne pense pas que la seconde soit une raison pour que la première cesse d'amuser et de plaire. Il est sensible que l'auteur des *Héritiers* a mieux envisagé son sujet; qu'un oncle cru mort et qui reparaît en présence de ses collatéraux qu'il a entendus lui-même se partager son bien, est plus comique que la présentation d'un titre, et que si la position d'Angélique offre de l'intérêt, et si ce rôle joué par Mlle Mars est attachant, toutes les situations des *Héritiers* sont comiques dans la vraie acception de ce mot; toutes, jusqu'à celle de l'entrevue des deux frères, quoiqu'elle aille jusqu'à l'attendrissement.

L'Assemblée de Famille a paru réussir complètement; elle a été constamment applaudie; des détails agréables ont soutenu, s'ils n'ont occupé des scènes qui demandaient de l'intrigue et du mouvement; mais peu de pièces vivent par les détails, même celles qui en offrent comme modèle de style. Celui de l'auteur dont nous parlons a de la correction et même de l'élégance, il vise un peu à l'antithèse, et beaucoup trop au ton dogmatique et sentencieux. Sa versification est facile: dans sa pièce on trouve des vers, des tirades même bien faites, et quelques mots heureusement et naturellement jetés; mais en général, si la couleur est agréable, le dessin est sans force; si l'expression a quelque grâce, les idées manquent de vigueur et le dialogue de chaleur, comme les situations de comique.

Nous l'avons dit, l'auteur est bien loin d'avoir trouvé le public, et sur-tout le parterre, dans des dispositions aussi sévères que cette critique: à cet égard, ses juges naturels ont été très-favorables, ils ont paru constamment s'intéresser au sujet, s'attacher à l'action, et ont applaudi avec chaleur tout ce qui méritait de l'être, même ce qui le méritait le moins; l'auteur a donc un moyen bien naturel d'en appeler de notre critique, et même d'en repousser ce qu'il pourrait y regarder comme injuste, en rappelant les applaudissemens qu'il a reçus, et qui l'ont contraint à se faire nommer. M. Riboutet, dans ce premier essai public de ses forces, a certainement éprouvé la faveur

d'une bienveillance marquée, et d'une affection qu'il paraît inspirer généralement: s'il y a dans cette bienveillance quelque excès, du moins il a des effets plus doux que celui de la sévérité, et il ne faut pas s'en plaindre à l'égard d'un ouvrage tel que celui-ci: en effet cet ouvrage, malgré ses défauts, est de nature à intéresser les honnêtes gens, peut-être même à les instruire; les sentimens en sont purs, les préceptes sains, et l'effet dramatique moral.

On ne peut s'empêcher de reconnaître dans l'auteur, sinon un talent marqué pour la comédie, du moins un esprit éclairé, un goût délicat, une manière de penser saine, et une manière d'écrire exempte de fautes graves; à tous ces titres, il faut non-seulement pardonner un succès que la sévérité de la critique peut contester, mais l'avouer et même y applaudir.

La pièce est jouée par l'élite des acteurs: Fleury, Damas, Michot, Armand y ont été extrêmement applaudis: le rôle d'Angélique a semblé fait pour Mlle Mars, et il est inutile de dire que cette actrice, si parfaite dans les rôles de la nature de celui-ci, n'a trompé en rien les espérances de l'auteur. S....

EFFETS PUBLICS.

Cinq pour % j. du 22 sept. 1807..	86 fr. 15 c.
Idem. jous. du 22 mars 1808....	83 fr. 75 c.
Rescriptions sur domaines.....	92 fr. c.
Act. de la B. de Fr. j. du 1 ^{er} janv. 1260 fr.	c.
Actions des ponts, j. du 1 ^{er} janv..	1147 fr. 50 c.

SPECTACLES.

Académie Impériale de Musique. Aujourd'hui, Panurge, et les Noces de Gamache. — Demain, Bal masqué.

Théâtre Français. Les comédiens ordinaires de S. M. l'EMPEREUR donneront aujourd'hui.

Théâtre de l'Impératrice, rue de Louvois. Les comédiens ordinaires de S. M. donneront aujourd'hui le Menuisier de Livonie, M. Tétu, et le Carnaval de Beaugency. — Mardi, la 1^{re} repr. de la Tapisserie, com. folie en un acte.

Théâtre de l'Opéra-Comique. Les comédiens ordinaires de S. M. l'EMPEREUR donneront aujourd'hui Menzikoff et Fœdor ou le Fou de Berezoff.

Théâtre du Vaudeville, rue de Chartres. Aujourd'hui.

Théâtre des Variétés, Boulevard Montmartre. Aujourd'hui la Famille des Innocens, la Pièce qui n'en est pas une. Jocrisse au bal de l'Opéra, et Cri-Cri.

Théâtre de la Gaîté, boulevard du Temple. Aujourd'hui la Mort du Bœuf gras, le ballet Masquade de la Queue de Lapin, Magdelon Friquet, le Drôle de corps, et le Pied de Mouton.

Ambigu-Comique, boulevard du Temple. Aujourd'hui l'Homme à trois visages, précédé des deux Statues.

Théâtre Montansier, Palais du Tribunal. Aujourd'hui l'incomparable Ravel aîné dansera un Pas de demi caractère, grande Danse, Saut des Pyramides, le Fandango et grande Ascension.

Cirque Olympique de MM. Franconi, fils. Aujourd'hui grands exercices d'équitation, et le Carnaval des Voligeurs.

Tivoli d'hiver, (ci-devant Veillée, salle de spectacle et Théâtre de la Cité réunis.) Aujourd'hui, demain et après-demain, Bals de nuit masqué, depuis six heures du soir jusqu'au jour. Exerc. sur la corde. Opticographie de M. Gadbois.

Tours de Préjean; Vues pittoresques et mécaniques; Concert, dans lequel on entendra M. Bianchi; 4^e début de M. Porte; Voltige par le jeune Intrépide. Exercices de MM. Forioso et Longuemare; Mmes Forioso sœur et Frascara.

Salon des Redoutes, rue de Grenelle St-Honoré. Aujourd'hui, demain et après-demain, Bal masqué.

Panorama. Les vues des villes d'Amsterdam, et de Boulogne, sont exposées dans les deux rotondes boulevard Montmartre, depuis dix heures du matin jusqu'à six du soir. — Prix d'entrée, 2 fr. chaque.

Panharmonicon, rue du Lycée, près le Palais-Royal, en face du passage de la galerie de bois, au premier; l'entrée est par la Cour des Fontaines, n^o 1. Concert tous les jours, à huit heures du soir.

Cabinet de physique et de psychagogie de M. Lebreton, rue Bonaparte, abbaye Saint-Germain, n^o 5. Ce Cabinet est ouvert les dimanche, mercredi et vendredi, à sept heures du soir. — Les séances seront alternativement remplies par les expériences sur le vuide, l'électricité, les gaz, et par des jeux hydrauliques. — Prix des places; 5 fr., 3 fr. et 1 fr. 50 c.

Théâtre de la Nouveauté, rue de Grenelle St-Honoré. Spectacle tous les jours, sans exception, à huit heures. M. Olivier fera les Tours les plus curieuses; et répétera les mêmes divertissemens qu'il a eu l'honneur d'exécuter à Fontainebleau devant LL. MM. II. et RR., et devant la Cour.

A Paris, de l'imprimerie de H. AGASSE, propriétaire du Moniteur, rue des Poitevins, n^o 6.